

REPORTAGE

«GIGANTISME», DUNKERQUE SORT LA GRANDE ÉCHELLE

Par Judicaël Lavrador Envoyé spécial à Dunkerque
— 3 juin 2019 à 17:06



Une installation de Steve Abraham et Nicolas Messenger, dans le jardin du Laac (Lieu d'art et d'action contemporaine).
Photo Steve Abraham

Dans le sillage de Lille3000, une nouvelle triennale, inaugurée en mai, investit espaces publics et institutions muséales pour faire de l'ancien site des chantiers navals le réceptacle d'œuvres monumentales témoignant des liens entre art et industrie de 1947 à nos jours.

Depuis le dernier étage du Frac Hauts-de-France, la vue est spectaculaire. Et c'est sans doute d'abord ce panorama sur la plage, la mer et le ciel, confondus dans une teinte gris paille qui a inspiré ce titre hyperbolique, «Gigantisme», pour baptiser une série d'expositions et d'œuvres installées en plein air, qui se hissent sur la pointe des pieds pour rivaliser avec l'immensité de ce quartier dunkerquois du Grand Large, ancien site des chantiers navals, dont il ne reste presque rien, les bâtiments industriels ayant été pour la plupart rasés après leur fermeture en 1988. Un peu plus loin, le port, troisième de France, maintient son activité à flot et les cargos mastodontes qui s'engouffrent dans le chenal, devant le Frac, sont à eux seuls un spectacle qu'on vient admirer seul ou en famille en se remémorant avec nostalgie le temps où c'est à Dunkerque qu'ils étaient construits.

L'art contemporain, ici comme ailleurs, se donne pour mission de remplir un vide, celui de l'espace et des cœurs. Le bâtiment du Frac, construit par Lacaton & Vassal en 2013, est d'ailleurs la réplique d'un ancien atelier, la Halle AP2, rare vestige des chantiers navals, à laquelle il est adossé et dont l'institution investit pour la première fois l'immense volume resté brut et vide jusque-là, faute de moyens. Le titre, «Gigantisme», dit ainsi en creux la tâche et les budgets qui restent à trouver pour faire vivre cet équipement, surnommé «la cathédrale», et, autour de lui, cette manifestation qui, en choisissant de se renouveler au rythme d'une triennale, suit notamment le modèle de sa voisine lilloise, qui lançait fin avril la 5^e édition de Lille3000.

Libération - 3 juin 2019
Reportage
«Gigantisme», Dunkerque sort la grande échelle
/ par Judicaël Lavrador

Bâches et laque

La manifestation dunkerquoise se donne donc du temps pour grossir, et une marche à suivre pour y parvenir : «*Fédérer des entreprises dans la réalisation de productions d'art inédites, faire converger des collections publiques muséales et privées en Europe, et s'appuyer sur un mouvement participatif local.*» Pour l'heure, il nous a semblé que le volet en plein air de l'affaire était encore balbutiant. Certes, la peinture, tout en diagonales colorées à la géométrie contrariée par des dégoulinures, réalisée en façade d'une salle des fêtes, de même que les balises échouées ici et là jalonnant le parcours (une installation de Hera Büyüktasciyan), occupent la place de manière parcellaire et peu cohérente.



Une des balises réalisées par Hera Büyüktasciyan. Photo Frac Grand Large. Hauts-de-France

Pourtant, cet acte I de «Gigantisme» donne des raisons d'espérer mieux. Parce que l'histoire qu'elle choisit de dérouler, celle de *«la modernité européenne de 1947 à nos jours»*, article de manière subtile (et pas seulement spectaculaire) art et industrie, les moyens et les formats de l'un suivant les matériaux et les savoir-faire développés par l'autre. Ainsi, l'expo montre comment, à partir des années 50 et de la création de la Communauté européenne du charbon et de l'acier (Ceca) *«l'exploitation des matières premières et la mise en circulation des énergies transforment tout un rapport à l'espace, induisent de nouvelles échelles spatiales, colossales, gigantesques qui se reportent dans les formes produites»*. En peinture, les artistes s'émancipent du cadre et laissent tomber la toile au profit des bâches. Lesquelles, plus résistantes mais plus grossières, impliquent des traitements moins pointilleux, supportent des peintures industrielles, et des accrochages moins carrés. Les bâches de Gérard Deschamps, puis celles de Claude Viallat, les monochromes badigonnés de laque pour carrosserie automobile de Bernar Venet et les motifs mécaniques de Jean Dewasne relèvent de la volonté de tremper la peinture dans le cambouis, voire de la vidanger de toutes ses huiles usagées, charriant trop de lyrisme et de préciosité bourgeoises.

Carton d'emballage

La sculpture n'est pas en reste, qui renverse ses socles et se répand à travers l'espace d'expo dans le fracas métallique de poutrelles d'acier arquées (Bernar Venet encore) ou de morceaux de carrosseries de voitures Renault entassés par Arman. Aussi connues soient-elles, ces œuvres - jalons de mouvements esthétiques illustres, du Nouveau Réalisme à Support/Surface - racontent ici quelque chose en plus. Les bâches qu'utilise Deschamps, qui fit son service militaire en Algérie, sont du même grain que celles des tentes de l'armée. De même, les différentes périodes du travail d'Arman - *«qui a servi dans la marine française pendant la guerre d'Indochine»*, comme tient à le rappeler Géraldine Gourbe, historienne de l'art et co-commissaire de «Gigantisme» - seraient un témoignage, de la manière dont *«la planification mortelle de masse a opéré»*. Ce qui ouvre les *Accumulations* à d'autres interprétations que celles qui valent partout et qui anonnent paresseusement l'idée que les objets agglutinés du Français sont d'abord une critique de la société de consommation et du trop-plein de marchandises. L'histoire de l'art après-guerre que redessine «Gigantisme» fait ainsi place, de manière inattendue, aux affres de la décolonisation.

Toutes ces pièces sont exposées au Laac (Lieu d'art et d'action contemporaine), musée voisin du Frac, créé en 1982 à l'initiative d'un ingénieur de la DDE, Gilbert Delaine, qui, déjà, voulait fédérer autour de son projet des capitaines d'industrie et des artistes dont les œuvres pourraient faire écho au paysage industriel environnant. Le titre du show, «A l'américaine», dit, amusé, tout le côté show-off de cette entreprise tout en insistant sur le fait que ces formats artistiques, monumentaux, sont finalement pris beaucoup plus au sérieux quand ils viennent d'outre-Atlantique et participent du land art. Au Frac, en revanche, l'expo «Space Is a House», plus méticuleuse, se déroule en deux volets, art puis design des années 50 à 80. On passe ainsi de l'usage du carton (d'emballage) dans des œuvres conceptuelles ou minimales pour arriver à l'émergence du corps dans les créations du design, sans oublier l'avènement de la production d'œuvres en série : *«Ce qui était rare et singulier devient sériel, à l'image des motifs démultipliés à l'infini par l'art abstrait français. Le gigantisme processuel, commun à l'industrie et à l'art, est concomitant d'un certain minimalisme à la française»*, souligne ainsi Géraldine Gourbe, malicieuse quand elle confronte sur une même cimaise les tabourets en plastique, vendus à l'époque chez Prisunic, d'un certain Claude Courtécuisse aux sculptures modulaires, hyper respectées, de l'Américain Donald Judd. De fil en aiguille, l'expo noue et dénoue les relations entre art et industrie en y mettant des accrocs autant que des accointances. On oscille entre l'amour parfait et les épousailles déçues, entre le cheminement main dans la main vers une société portée par l'idéal de croissance économique avec l'industrie pour moteur, puis la séparation à l'âge tertiaire.

Mousse expansée

L'art, dans les années 90, mute vers des pratiques beaucoup moins manuelles, plus conceptuelles et dématérialisées. Il n'empêche, dans la Halle AP2, mitoyenne du Frac, des artistes contemporains reviennent sur les dégâts causés par la désindustrialisation. A l'image de ces blocs de matières synthétiques (polystyrène et mousse expansée) jaunâtres et noirâtres, assemblés en forme de conduit de cheminée cramée suspendu au plafond par Anita Molinero. Le titre de l'œuvre, *Bouche-moi ce trou*, lui confère toutes les connotations qu'on veut, sexuelle et urbanistique. Mais résume aussi l'ambition insoupçonnée de «Gigantisme» : combler des trous, des lacunes, des blancs dans l'histoire de l'art en Europe, a fortiori dans des territoires qui lui sont plus familiers qu'on ne veut bien le croire. ◀

Judicaël Lavrador Envoyé spécial à Dunkerque

Libération - 3 juin 2019

Reportage

«Gigantisme», Dunkerque sort la grande échelle

/ par Judicaël Lavrador